Document généré le 18 avr. 2024 14:06

Moebius
écritures / littérature

mœbius

Susie

Julien Fortin

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : https://id.erudit.org/iderudit/81215ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fortin, J. (2016). Susie. *Moebius*, (149), 81–87.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Julien Fortin

Susie

La fenêtre de la portière vibre contre ma tempe. J'aperçois une maison le long de l'autoroute. Une galerie en bois s'étire sur toute sa façade, pareille à celle que mon père avait construite quand j'avais six ans. Je vois le croissant de lune derrière la propriété, le champ qui s'étend en long et en large. Soudain, le camion se met à trembler. On roule vers l'accotement. Le Gros est tombé au combat, la bouche entrouverte. Je saisis le volant avant qu'il se réveille. Les pneus zigzaguent sur le gravier. Le Gros lâche un cri de mort, les mains en l'air. Par chance, il n'a pas le réflexe d'enfoncer les freins, il relâche lentement l'accélérateur. L'aiguille du compteur passe de cent vingt à quatre-vingts. Je ramène le camion vers la chaussée. Le Gros reprend enfin les commandes, les yeux sortis de la tête :

— Tu parles d'une heure !

C'est le premier chiffre de nuit que nous faisons. Il a toujours les veines du cou gonflées, ses mains tremblotent contre le volant. Je peux dormir tranquille. Je baille, j'appuie mon épaule contre la portière, je pose à nouveau ma tête contre la vitre.

* * *

Le moteur ronfle un peu moins fort. J'ouvre un œil, j'aperçois les magasins à grande surface qui s'agglomèrent à la sortie de l'autoroute, d'immenses boîtes rectangulaires abandonnées dans un champ d'asphalte. Je reconnais la sortie, le *power center*, les maisons cordées un peu plus loin. De tous les Walmart de la province, il fallait qu'on vienne faire des travaux dans celui-là. Il est une heure et

huit. Des mégots de cigarette flottent dans mon café. Le Gros n'a pas eu la classe des les jeter par la fenêtre.

— Anyway, y'est frette ton café !

Je dormirais jusqu'à l'aube. Nous cherchons le Walmart dans les stationnements déserts. Presque déserts : une vingtaine de voitures sont stationnées, éparpillées. C'est ici que je jouais avec ma cousine Susie. Il y avait un champ et un bois à la place du *power center*, un immense terrain qui séparait nos maisons de l'école. Le matin, on le contournait ; on le traversait au retour. Chaque fois ma mère m'engueulait en voyant mes espadrilles blanches couvertes de vase. La mère de Susie ne s'en rendait pas trop compte : elle travaillait tous les soirs de la semaine. Son père travaillait moins, mais il n'en faisait pas de cas. Vingt-six ans déjà. Je la verrais, je ne la reconnaîtrais probablement pas.

Le Gros enfonce les freins devant l'entrée principale, il retire la clé du contact. Je soupire avant de descendre. J'observe l'entrée du magasin, ses nombreuses portes en plexiglas donnant sur des dizaines de caisses enregistreuses. Je déverrouille le cadenas à l'arrière du camion. Le Gros fait coulisser la porte. Il monte dans la boîte du camion, allume l'ampoule. Il cherche les outils dans le bric-à-brac des tablettes. Je monte sur le toit du camion. Je détache l'échelle du support en métal, je la fais basculer le long de la carrosserie. Le Gros est déjà en train de m'attendre devant une des portes automatiques. Il enfile sa ceinture. Les outils pendent le long de ses cuisses, les bretelles de son harnais lui scient les épaules. Je le rejoins, portant l'échelle. Le Gros sue et sacre en essayant d'ouvrir la porte automatique. Je crie et cogne contre la vitre. Une ombre apparaît dans le hall. Le Gros me fait signe de me calmer.

* * *

Le gardien de sécurité, un petit trapu, dans la cinquantaine, les pantalons trop longs, s'adosse contre le comptoir du studio de photographie. Il nous signale qu'il serait préférable que nous commencions par la partie sud-est de l'établissement, pour ensuite progresser vers le nord-est, le nord, le nord-ouest et ainsi de suite jusqu'au sud. Une fois

que nous aurons effectué une boucle, nous concentrer vers le cœur du magasin. Pendant que nous travaillerons, une douzaine d'employés s'affaireront à décharger des camions et à distribuer des articles sur les tablettes. Il essuie ses lunettes avec sa chemise bleue :

— Y faudrait surtout pas les empêcher de travailler.

La respiration du Gros commence à ressembler à de l'emphysème. Le gardien nous demande en quoi consiste notre contrat exactement. Le Gros me laisse lui répondre, il fourre tous les outils dans un panier à roulettes et le pousse vers la section des articles ménagers.

J'apprends au gardien de sécurité qu'une partie d'un Walmart s'est effondrée dans l'Ouest et que la multinationale a engagé une armée d'inspecteurs pour vérifier la structure de tous leurs établissements. Ici, ce qu'ils évaluent comme un risque d'affaissement sont des entretoises qui auraient mal été fixées entre les poutrelles. Le gardien me dévisage en plissant les yeux : il n'a rien compris. Je lui montre le plafond du doigt :

— Les croix de métal en forme de x qui sont soudées entre les *truss* au plafond.

— C'est à cause de ça que le Walmart est tombé ?

— Y'en ont aucune idée.

* * *

On examine le plan. Un point noir indique une anomalie dans l'immensité du toit. Sur l'axe J et l'axe K. Le Gros cherche, il compte les colonnes d'acier depuis les balayeuses jusqu'aux purificateurs d'air. Je prends deux rallonges électriques dans le panier à roulettes. Je cherche une prise dans les allées vacantes et infinies du Walmart. Le comptoir des viandes s'étend sur ma droite, ensuite les confiseries, enfin les poêles antiadhésives. Je trouve une prise de courant dans la rangée des cafetières.

Le Gros installe l'échelle le long d'une colonne. Je monte jusqu'à trente pieds en tenant une visseuse d'une main. Je trouve une entretoise qui a mal été soudée.

— Combien ça peut leur avoir coûté inspecter tout ça ?

Le Gros hausse les épaules, un peu énervé.

Je profite de l'altitude pour jeter un œil à toute la surface du magasin. Je m'imagine habiter ici. Y manger la nuit. Me fondre dans la foule dès l'ouverture.

Le Gros s'impatiente.

— Envoye! On passera pas la nuit icitte!

Je visse l'entretoise avant que le toit s'effondre.

* * *

Susie avait baissé son pantalon dans le sous-bois. Elle avait ri en me voyant rougir, mort de peur, mais excité. J'ai aussi baissé le mien. On est restés là un bon moment à se fixer dans les yeux, puis on a osé regarder un peu plus bas. On a entendu des voix, d'autres avaient eu l'idée de traverser le bois pour rentrer chez eux. Je me suis laissé tomber sur le dos, Susie a plongé sur le ventre. Les herbes nous cachaient. Sa main est tombée entre mes cuisses, elle est restée là longtemps, probablement cinq secondes en réalité, je me souviens de la scène au ralenti comme on se souvient d'un accident. On a laissé passer les intrus, puis j'ai remonté mon pantalon. Susie a fait la même chose, puis comme tous les mercredis, elle m'a invité à souper chez elle. Ma tante travaillerait, mon oncle serait là; évidemment, il nous servirait un repas congelé, puis un verre de Coke beaucoup plus petit que le sien. On ne parlerait pas, on regarderait les nouvelles à la télé en mangeant.

J'ai refusé. Elle m'a regardé un long moment, ses yeux se sont éteints, ses joues sont devenues rouge tomate, elle a piqué à travers les arbres sans se retourner. C'est ce maudit après-midi là que Susie a disparu.

* * *

Des portes se referment derrière nous. On les entend claquer. Des pas, nombreux, se rapprochent. Je me retourne, une vis entre les dents. Des employés traversent les couloirs avec des chariots remplis à ras bord. Du matériel de toutes sortes. Ils disposent les articles un peu partout dans les rangées. De vrais morts-vivants. J'essaie de m'imaginer comment ils font pour travailler ici.

Le Gros cogne avec sa clé sur l'échelle. Il veut que je me dépêche.

Dernière vis. Je regarde une fois de plus en bas. Une femme, une grande maigre d'à peu près mon âge, pousse un chariot, les cheveux grisonnants. On jurerait la mère de Susie il y a vingt-six ans, ma tante par alliance. Elle avait laissé mon oncle peu de temps après la disparition de ma cousine. Elle travaillait comme serveuse. Mon oncle avait fini par déménager. Il est resté en ville une quinzaine d'années, puis il a fini par mourir d'un cancer généralisé. Je me suis toujours demandé ce qu'était devenue ma tante. D'après ma mère, le divorce est la meilleure chose qui lui soit arrivée.

* * *

Je me souviens que Susie voulait devenir vétérinaire. Au pire, docteure, elle disait. Ça faisait rire ma mère chaque fois. Pour ma part, je n'arrivais pas à me décider… archéologue ou pilote de chasse. Je garde encore sa photo dans mon album de famille. Elle était en quatrième année. Elle portait une salopette de jean avec un t-shirt mauve. Elle souriait en coin en regardant un peu à côté de l'objectif. On n'a jamais su ce qui lui était arrivé cet après-midi-là… Aucun témoin. Pas même une voiture ou un homme qui aurait éveillé des soupçons. Rien.

C'est au tour du Gros de monter. Je tiens bien le pied de l'échelle en scrutant les allées du magasin. Toute mon adolescence, partout où j'allais, je cherchais Susie. Aujourd'hui encore, quand je me retrouve dans une foule, je dévisage les femmes de mon âge. Ma blonde n'a jamais trop cru au prétexte de la cousine disparue. C'est pourtant bien Susie que j'espère retrouver en les scrutant. Seulement, j'ai beau essayer de m'imaginer à quoi elle ressemblerait aujourd'hui, c'est toujours le visage d'une enfant de dix ans que je vois. Une petite fille déçue. Le Gros m'écrase une main avec son pied.

— C'est beau, tu peux lâcher l'échelle, astheure !

Le Gros a toujours travaillé comme s'il s'agissait de sa propre compagnie. Comme si sa vie en dépendait. C'est une question de tempérament. Travailler plus vite ne lui a pourtant jamais rapporté plus d'argent. Réhypothéquer sa maison pour s'acheter une roulotte n'était pas une bonne

affaire ! Avec deux ados qui mangent pour quatre, le Gros n'arrive plus. À moins de survivre à une fin du monde et de recommencer sur de nouvelles bases, il n'arrivera plus jamais. Il examine le plan en s'essuyant le front. Il reste deux anomalies à réparer. Il pointe le centre du magasin : le rayon de l'électronique. Une horde d'employés passe près de nous en poussant de la marchandise sur des chariots. Le Gros roule le plan et le glisse en dessous de son bras :

— Non, mais faut-tu être pauvre pour travailler icitte !

* * *

Le Gros visse la dernière entretoise, il descend de l'échelle et regarde sa montre en s'essuyant le front.

— On va finalement avoir passé la nuit icitte.

Je rassemble nos outils dans le panier, il prend l'échelle sur son épaule. On passe entre les caisses enregistreuses, puis devant le garde de sécurité qui nous salue mollement.

Le Gros me regarde.

— Pas meilleure façon de tuer un homme que de le payer à rien faire.

Je pousse le panier entre les deux portes automatiques, je baisse la tête : le soleil me brûle les yeux. Je me sens comme au lendemain d'une cuite qui se serait étirée jusqu'aux petites heures du matin. J'ose regarder le tableau du coin de l'œil. Une vingtaine de photos de personnes disparues y sont affichées. Des enfants, surtout. À côté de la photo de Susie, il y a maintenant le portrait-robot de la femme qu'elle serait peut-être devenue. Selon les experts, Susie aurait le même sourire aujourd'hui, le visage un peu plus long, quelques rides, un étrange air de famille. Je reste là à fixer ce visage d'adulte, les pieds ancrés dans le plancher. Le Gros me pousse, m'accroche en me dépassant. Un vrai bulldozer.

— Coudonc ! T'es donc ben pas là aujourd'hui !

* * *

Ils avaient passé le champ et le bois au peigne fin. Les photos de Susie ont fait le tour de la paroisse jusqu'en ville. On en a parlé à la télé pendant un mois. Susie avait

disparu sans laisser de traces. Des langues sales ont accusé mon oncle. C'est vrai qu'il levait le coude assez souvent, il lui arrivait aussi d'avoir les mains baladeuses, mais il avait plus de cœur que beaucoup de monde. Ce soir-là, il a juste eu la mauvaise idée d'aller boire ailleurs. S'il avait été à la maison comme d'habitude, il se serait rendu compte de la disparition de Susie bien avant. C'est ma tante qui a alerté les policiers. Elle rentrait du travail aux alentours de 10 heures.

Quand on a appris qu'ils construisaient le Walmart des années plus tard, je me souviens qu'on espérait encore que les ouvriers trouvent des traces de Susie en creusant les fondations. La construction des magasins à grande surface a ruiné à jamais nos chances de trouver des indices.

Le Gros klaxonne pendant que je me traîne les pieds dans le stationnement qui s'étire comme un long couloir. Je monte dans le camion et boucle ma ceinture. Le Gros n'a jamais aimé travailler pour rien. Il le sait autant que moi, le Walmart ne s'est certainement pas écroulé pour ça.

— Un de fait, dit le Gros.

— Y'en reste cinq.

— On n'est pas sorti du bois, han ?